

*Si le jour de vos nocces
en rentrant*

Michèle Abramoff

Michèle Abramoff

Si le jour de vos noces en rentrant

© Michèle Abramoff, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0628-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

L’Affaire des boutons

Roman policier

La Disparue de Virelonde

Roman policier

Un Village de rêve

Roman policier

Mort d’une héritière

Roman policier

Vertige criminel

Roman contemporain

Une Villa nommée Désir

Roman policier

Et les mouettes ricanaient

Roman policier

Mademoiselle Jensen et son labrador

Roman policier

Livres brochés ou ebooks disponibles sur Librinova, Kobo et Amazon.

Si le jour de vos noces en rentrant, vous mettez votre femme à tremper, la nuit, dans un puits, elle est abasourdie. Elle a beau avoir toujours eu une vague inquiétude... « Tiens, tiens, se dit-elle, c'est donc ça le mariage. Voilà pourquoi on en tenait la pratique si secrète. Je me suis laissée prendre en cette affaire. »

Mais, comme elle est vexée, elle ne dit rien.

Henri Michaux

Le petit-bourgeois, c'est l'homme qui s'est préféré.

Roland Barthes

1

Quand après avoir dîné dans un restaurant agréable, bu un verre dans un bar à musiciens, passé la nuit ensemble et même déjeuné, le dimanche à midi, dans un bistrot voisin – et qu’après ce dernier repas, aussitôt qu’ils étaient remontés chez lui, Jérôme s’asseyait à son bureau et ne lui adressait plus la parole, l’ignorait, Laura comprenait qu’elle devait partir.

Ce moment où il avait hâte d’être seul, où il l’avait *assez vue*, au point qu’il ne levait pas les yeux d’un papier qui se trouvait par hasard sur son bureau, était si dur qu’elle avait hâte, elle aussi, d’y mettre fin. En se passant la bandoulière de son sac à l’épaule, elle disait : « Je vais y aller... » et elle quittait l’appartement sans faire de bruit.

C’était une belle journée de la fin juillet. En sortant de l’immeuble, Laura parcourut la rue Degas sur une trentaine de mètres, traversa l’avenue de Versailles et rejoignit le quai Blériot qu’elle suivit, le long de la Seine, jusqu’au Pont de Grenelle où elle attrapait le 70. C’était une chance : le 70 l’amenait directement boulevard Pasteur, tout près de la rue Mizon où elle partageait un sombre rez-de-chaussée avec une coloc. Ce devait être la cinquième fois qu’elle faisait le trajet, donc la sixième fois qu’elle dormait chez Jérôme puisqu’il l’avait raccompagnée chez elle la première fois.

Ils s’étaient rencontrés quelques semaines plus tôt, le 21 juin exactement, jour de la Fête de la Musique, devant le kiosque du square Violet où se produisait un groupe de musiciens argentins. Elle se baladait par là avec des copains et, dans la petite foule qui s’était rassemblée autour du kiosque, Jérôme s’était trouvé par hasard à côté d’elle (ou peut-être l’avait-il fait exprès ?). À un moment, tout en gardant l’œil fixé sur le quatuor, il avait fait une remarque à mi-voix : il avait dit que c’étaient de bons musiciens mais qu’ils étaient très influencés par le Cuarteto Cedrón. Comme il était seul et vraiment tout près d’elle, presque à la toucher, elle avait cru que c’était à elle qu’il s’adressait. Elle avait répondu assez sèchement qu’elle ne connaissait pas le Cuarteto Cedrón. Ça ne l’avait pas découragé, il s’était tourné vers elle et il avait encore dit quelque chose à propos du tango argentin contemporain qu’elle avait à peine écouté. Elle le regardait : cheveux blond foncé, stature moyenne, rien de remarquable dans les traits du visage, mais ses yeux lui avaient plu. Il avait de beaux yeux gris-bleu, avec un regard étrange, un peu *barré*. En plus, il possédait une belle voix et il parlait

bien. Un homme qui s'exprime bien, ça fait toujours bonne impression.

Les copains de Laura l'entraînaient, ils en avaient assez de la guitare et du *bandoneón* et voulaient écouter autre chose. Il avait paru contrarié qu'elle s'en aille et il lui avait demandé son numéro. Et certainement à cause de son regard, non pas implorant, mais pressant, comme s'il l'adjurait de ne pas laisser passer la chance qu'ils avaient eue de se rencontrer et que ce qu'elle allait décider – lui donner son numéro ou pas – était crucial pour eux deux, elle le lui avait donné. En même temps qu'il l'enregistrait sur son Iphone, comme si c'était tout naturel, un échange amical de 06, il lui avait donné le sien. Il s'appelait Jérôme Collet. Trois jours plus tard, alors qu'elle commençait à se dire qu'il avait changé d'avis et qu'il n'appellerait pas, il lui avait téléphoné. Le soir même, ils avaient couché ensemble – et puis voilà.

Jérôme avait fait l'INET, une grande école d'administration, et travaillait au ministère de l'Aménagement du Territoire, à la Direction Générale des Collectivités Locales (DGCL), avec le titre à la fois médiocre et pompeux de Sous-directeur-adjoint. Il en rigolait lui-même : « Un titre pour un personnage de Feydeau ou de Courteline... » Mais, ajoutait-il, il n'avait que trente-deux ans et, au ministère, l'avancement était certain ; avant dix ans il serait nommé directeur. Sa profession lui plaisait, il aimait organiser, jouer un rôle dans le destin des gens.

Et Laura, qu'est-ce qu'elle faisait ? Pas grand-chose. Par manque de motivation et par manque d'argent, elle avait arrêté ses études après son bac. Elle avait hâte de gagner sa vie et de fuir le domicile maternel. Elle s'était inscrite dans une agence d'interim qui lui trouvait des missions. Un travail assez bien rémunéré à cause de l'insécurité. Mais qui pense aujourd'hui à la sécurité alors que les contrats les plus sûrs, ceux que beaucoup de candidats à l'emploi rêvent de décrocher s'appellent des CDI, c'est-à-dire des Contrats à Durée Indéterminée.

Laura, qui avait toujours aimé lire (une bonne à rien, disait sa mère, toujours plongée dans la lecture), avait une orthographe assez sûre, du moins pour les 1000 ou 1500 mots qui font tout le vocabulaire de la vie courante. En un temps où la moitié des diplômés des écoles supérieures de commerce (pour ne parler que de celles-ci) aurait échoué à une dictée de Certificat d'études, ce modeste talent avait une valeur. Chez *Manpower*, on l'appréciait, les entreprises en panne de secrétaire la demandaient. Seulement, Laura, son travail l'ennuyait. Elle faisait ça *en attendant*. En attendant quoi ? Elle n'en savait rien. En ce qui concernait son avenir, elle n'avait pas pris de décision. Et puis elle venait de

tomber amoureuse. À vingt ans, quand on est amoureuse, raide amoureuse pour la première fois, on ne se pose pas de questions existentielles, on ne se demande pas ce qu'on va faire plus tard. On est amoureuse, point.

Jérôme prenait ses vacances au mois d'août. Laura avait espéré qu'il serait plus disponible et qu'ils se verraient plus souvent. Peut-être même l'emmènerait-il quelques jours, ne serait-ce que pour un week-end, quelque part au bord de la mer ? Mais il avait un autre projet. Il le lui avait annoncé la veille au soir, pendant qu'ils dînaient *Chez Louise*, un restaurant relativement bon marché proche de chez lui où il avait ses habitudes. Il lui avait servi un verre de vin, s'en était servi un à lui-même, et il avait dit :

— Qu'est-ce que tu fais pour les vacances ?

— Rien de spécial.

— Tu n'as rien prévu ?

— Non. Tu sais bien, j'ai un boulot intermittent. Je ne prends pas mes vacances en même temps que tout le monde. L'été, les entreprises se vident, c'est un bon moment pour les intérimaires. — Comme elle espérait encore qu'il allait proposer quelque chose, elle s'était empressée d'ajouter : Mais je suis libre, je peux m'organiser comme je veux.

Jérôme avait secoué la tête, l'air vaguement embarrassé :

— Parce que, moi, je pars jusqu'à la fin août.

— Où vas-tu ? lui avait demandé Laura sur un ton détaché pour cacher la peine qui lui serrait le cœur.

— Sur la côte basque.

Il lui avait expliqué que son frère louait une maison de vacances chaque été près de Saint-Jean-de-Luz et que, cette année, toute la famille était convenue de s'y retrouver parce que leur père était mort il y avait seulement quelques mois et qu'ils ne voulaient pas laisser leur mère toute seule. Laura avait ainsi appris qu'il avait un frère, son aîné de trois ans, un ingénieur polytechnicien qui vivait à Lyon et travaillait chez *Alstom*.

Il n'était pas tout à fait quatre heures quand elle arriva chez elle. La chaleur qui oppressait Paris depuis plusieurs jours n'était pas encore tombée. Le rez-de-chaussée qu'elle habitait, un deux-pièces donnant sur une courette enserrée entre les hauts murs de l'immeuble, seule source d'aération et de lumière, était une fournaise. Elle ouvrit en grand ses deux fenêtres et le vasistas de la cuisine, et aussi la porte palière afin de faire circuler l'air. Sa colocataire était absente ; elle était partie en vacances, elle aussi. Ça tombait bien. La voyant seule, elle se

serait indignée, Laura l'entendait d'ici : « Comment ? Un mois dans une villa à Saint-Jean-de-Luz et il ne t'a même pas invitée quelques jours ? Laisse tomber ce connard. » Voilà ce qu'aurait dit Elisa. Évidemment, elle ne pouvait pas comprendre.

Laura se débarrassa d'une partie de ses vêtements, s'assit sur son lit, jambes étendues, et se laissa aller contre son oreiller. Elle avait mal, elle souffrait du manque de Jérôme ; c'était presque une douleur physique, empirée par un terrible sentiment d'abandon.

Mais déjà, comme si ces pensées *raisonnables* avaient le pouvoir d'atténuer sa souffrance, elle lui trouvait des excuses : c'était un bon fils, un bon frère ; ces vacances familiales sur la côte basque avaient été arrangées bien avant leur rencontre ; et elle ne devait pas être égoïste, Jérôme avait besoin de repos, son travail au ministère n'était pas facile. Savoir qu'il serait en famille et qu'il n'aurait pas souvent l'occasion d'approcher d'autres femmes mettait un peu de baume sur sa jalousie. Elle préférait oublier la froideur avec laquelle il lui avait annoncé qu'en somme il la laissait choir tout un mois.

Il n'avait pas dit qu'ils se reverraient à son retour, peut-être parce qu'il ne savait pas s'il aurait envie de la revoir. Mais tout ce qu'il lui avait raconté, au cours de leurs soirées, sur son travail, sur sa famille, sur lui-même, n'était-ce pas la preuve qu'il se sentait en confiance avec elle et qu'elle commençait à compter pour lui ? On ne s'ouvre pas ainsi à quelqu'un qui vous est indifférent.

Laura s'encourageait : il fallait qu'elle soit forte. Elle avait l'intuition que c'était ce qu'il attendait d'elle. Pas de revendications, pas de plaintes – et de quel droit ? Et puis se plaindre, revendiquer n'était pas dans son caractère. Elle allait travailler, s'immerger dans le travail pour y noyer sa peine, et attendre. Attendre son retour.

Et peut-être, avant cela, une carte postale ?

*

Jérôme téléphona le premier vendredi de septembre. Depuis le début de leur relation, c'était ainsi qu'il procédait : il appelait le vendredi soir et l'invitait à dîner pour le lendemain. Le premier vendredi de septembre était donc la date limite que s'était fixée Laura, celle à partir de laquelle elle cesserait d'espérer et se résignerait à tirer un trait.

Mais il avait appelé et, sans empressement excessif, elle avait accepté son rendez-vous pour le lendemain. Au cours du mois qui venait de s'écouler – un interminable mois d'août, accablant de chaleur et d'ennui –, les sentiments de

Laura avaient évolué. Les deux premières semaines, elle avait traîné son chagrin, en luttant contre, comme on se force à marcher avec une jambe cassée, emplâtrée. Elle était seule. Ses amis étaient en vacances, et pour ceux qui n'avaient pas quitté Paris, eh bien, ils faisaient comme elle, ils se terraient. On ne les verrait pas dans les cafés de la Bastille où la petite bande avait l'habitude de se retrouver – *Le QG*, rue de la Roquette, ou, un peu plus haut dans le Faubourg Saint-Antoine, *Le Baron Rouge* – avant la rentrée.

Ensuite, sans nouvelles de Jérôme, dans l'abîme de silence où il l'avait jetée, elle s'était dit que s'il ne lui faisait pas signe, c'était qu'elle ne lui manquait pas et qu'il n'éprouvait aucun sentiment pour elle ; encore endolorie, elle commençait à se détacher de lui.

Quand enfin il l'avait appelée, elle n'en avait éprouvé aucune joie ; son appel était arrivé comme une chose qu'on a trop attendue, qui arrive un peu tard. Elle avait accepté de le revoir, elle irait donc à son rendez-vous, mais elle ne ferait pas de frais de toilette : pas de coiffeur, pas de manucure spéciale, son maquillage de tous les jours. Elle n'irait pas en jeans parce que Jérôme n'aimait pas les femmes en pantalon, qu'il la préférait en robe, et que se présenter en blue-jeans, un samedi soir, pour aller dîner dans un endroit un peu élégant risquait d'être interprété comme une provocation. Mais elle porterait une tenue toute simple, une jupe droite et un T-shirt, comme si elle sortait d'un bureau.

Jérôme lui avait donné rendez-vous directement à l'*Amadeus*, un restaurant de l'avenue Mozart. Il était là à son arrivée, assis sur la banquette d'où il surveillait la porte. Il se leva, l'embrassa sur les deux joues – deux bises évasives, le genre de bises qu'on fait à une copine ou à une collègue qu'on a quittée la veille. Mais il avait l'air content de la voir, d'être là où il était. Il lui laissa sa place sur la banquette et prit la chaise en face d'elle.

— Comment ça va ? dit Laura. Tu as passé de bonnes vacances ?

— Bof, tu sais, des vacances en famille... C'était surtout pour faire plaisir à maman.

— Tu as bonne mine.

— L'air marin. En général, j'évite le soleil. J'ai la peau blanche, alors... – Et toi, comment vas-tu, qu'est-ce que tu as fait de beau pendant ce mois d'août ?

— Un remplacement à *La Défense*. Au siège d'un laboratoire pharmaceutique.

— Ça s'est bien passé ?

— Plutôt rasoir. Mais bon.

— Et à part ça ? Tu es sortie ? Tu as vu ta famille ?

— J'ai pas bougé. Paris s'était vidé, mes copains étaient tous partis. Et j'en ai